



HAL
open science

Les mots en partage. Notes que les langues de l'histoire littéraire

Stéphane Zékian

► **To cite this version:**

Stéphane Zékian. Les mots en partage. Notes que les langues de l'histoire littéraire. Questions de communication, 2021, 38, pp.311-332. 10.4000/questionsdecommunication.24190 . halshs-03507680

HAL Id: halshs-03507680

<https://shs.hal.science/halshs-03507680>

Submitted on 3 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

STÉPHANE ZÉKIAN

Institut d'Histoire des Représentations et des Idées dans les Modernités

CNRS - UMR 5317 - F-69007

stephane.zekian [at] gmail.com

LES MOTS EN PARTAGE NOTES SUR LES LANGUES DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Résumé. - Prenant appui sur le texte de W. Feuerhahn, cet article se propose d'en déplacer les enjeux sur le terrain propre de l'histoire littéraire. Contrairement à ce qu'on observe dans d'autres champs, le discours des objets, loin d'être toujours considéré comme un obstacle épistémologique, y apparaît souvent comme une source privilégiée de l'historien. Cette difficulté à fonder un point de vue extérieur révèle une dépendance sans doute excessive à l'égard d'un petit nombre de sources particulièrement prestigieuses. La promotion de certains objets en sources privilégiées de leur propre histoire produit des effets de ventriloquie préjudiciables à une histoire historique du littéraire. Prendre au sérieux le discours des acteurs, c'est-à-dire de tous les acteurs, permettrait au contraire de restituer, avec la pluralité discordante des voix passées, la logique des rapports de force ayant tranché l'issue de leurs controverses. Tout en restant consciente de sa propre historicité, cette mise en perspective apporterait un éclairage utile sur la constitution même de l'objet « littérature », mais aussi de la discipline portant ce nom.

Mots-clefs : histoire littéraire ; histoire de l'historiographie ; histoire des Lettres modernes.

LES MOTS EN PARTAGE

NOTES SUR LES LANGUES DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Dans un article récemment traduit, Carlo Ginzburg considère comme une « faiblesse intrinsèque » de la discipline historique la communauté langagière liant solidairement l'historien et ses sources¹. Contrairement aux sciences dites exactes, les sciences humaines et sociales se conçoivent et s'expriment dans « le langage quotidien que [l'historien] partage avec la plupart de ses sources » (Ginzburg, 2013 : 193). Ginzburg se souvient ici de Marc Bloch, dont les réflexions méthodologiques impulsent les siennes, et qui rappelait que les chimistes, eux, ne connaissent pas ce genre de tourments : leur chance est de travailler sur « des réalités incapables, par nature, de se nommer elles-mêmes. » Tout à l'inverse, l'historien pâtit d'une contiguïté langagière avec ses objets d'étude. Pérennité lexicale aidant, les changements d'acception risquent, à l'instar des inflexions énonciatives propres à des situations toujours singulières, d'être écrasés sous la chape d'une illusoire continuité sémantique. Pour déjouer les perspectives biaisées qu'induirait à coup sûr le maniement spontané d'un bagage lexical à multiples fonds, Ginzburg préconise une opération radicale : « À la lumière de la contiguïté dangereuse entre le langage de l'historien et le langage du témoignage, *la stérilisation des instruments d'analyse* est plus urgente que jamais – et d'autant plus dans des cas qui montrent une contiguïté entre l'observateur et les acteurs observateurs [...] » (je souligne). Selon l'auteur d'*À distance*, l'enjeu d'une telle vigilance n'est pas mince : « Si la différence entre nos mots et leurs mots est préservée avec soin, résume-t-il, nous pourrions éviter de tomber dans deux sortes de pièges : l'empathie et la ventriloquie » (Ginzburg, 2013 : 200-202).

Des préoccupations similaires sous-tendent à l'évidence l'article réflexif de Wolf Feuerhahn sur lequel je vais ici prendre appui. Les pistes qu'il ouvre ne peuvent inspirer à l'historien du littéraire qu'un sentiment de profonde familiarité. D'entrée de jeu, l'affirmation que le terrain de l'enquête, loin d'être vierge, « a toujours déjà été arpenté, strié, découpé, nommé, discuté voire disputé », résume de manière efficace le point de départ de plusieurs travaux conduits, ces dernières années, sur le front de l'historiographie littéraire. Et l'on pourrait sans difficulté prolonger l'énumération inaugurale de W. Feuerhahn : si l'anthropologue, le sociologue, le géographe ont tous affaire à un matériau déjà pensé/classé, pour reprendre les mots de Perec ; si l'historien est lui-même foncièrement tributaire d'une énonciation archivistique dont la contingence ne retient pas toujours assez son attention, que dira-t-on des spécialistes de littérature ? Par quelle mystérieuse exception seraient-ils soustraits à cette donnée première de toute réflexion rétrospective ? Les premiers historiens de la littérature ont de fait toujours déjà quadrillé le terrain du passé. Dans la structure sédimentée de ce que W. Feuerhahn nomme un « palimpseste hérité », leur rôle est cependant moins déterminant qu'il n'y paraît et sans doute faut-il remonter de plusieurs crans pour espérer prendre sur le vif notre historiographie à son stade émergent. L'historien de la littérature manipule en effet des catégories esthétiques, des noms d'écoles et de courants, des chrononymes qui, pour nombre d'entre eux, furent forgés et mis en circulation par les écrivains eux-mêmes ainsi que par leurs éditeurs et leurs premiers lecteurs. Mieux, il tire de ses sources primaires non seulement le lexique de ses analyses, mais bien souvent la grammaire symbolique qui en régle l'agencement et en ordonne la hiérarchie : les écrivains s'expriment ordinairement sur la littérature de leur temps, ils produisent aussi volontiers de l'histoire littéraire à proprement parler, s'attribuant à eux-mêmes, au courant dont ils se revendiquent, aux adversaires qu'ils se choisissent, à leur époque ou à l'avenir immédiat, une signification historique précise. Avant

¹ Je remercie Sarah Al-Matary pour sa lecture avisée.

d'être objets d'histoire, ils s'érigent en sujets de leur propre historiographie, jouant de logiques affinitaires autant qu'antagoniques (filiations revendiquées, effets de camaraderie ou, à l'inverse, proclamations de tables rases, scénographies conflictuelles, sécessions affichées, etc.) Du point de vue de la postérité, l'œuvre est ainsi transmise doublée d'un certain mode de lecture, de clefs fournies par les premiers intéressés. Aiguillé par ce discours d'escorte, l'historien de la littérature ne saurait donc éprouver l'angoisse de la page blanche. Il déploie son récit sur une page déjà noircie, composant avec la voix de sources qui lui soufflent ses mots et qui, s'il n'y prenait garde, parleraient à sa place en mettant, si j'ose dire, leur langue dans sa bouche². Ce constat d'un terrain d'enquête déjà organisé, l'historien de la littérature le partage avec tout chercheur en sciences humaines et sociales.

Cette communauté de contrainte ne produit cependant pas les mêmes effets d'un champ disciplinaire à l'autre. Il n'est pas certain que les littéraires (comme on dit) aient toujours ressenti le besoin de prendre leurs distances avec les paradigmes critiques et les schémas interprétatifs dont la tradition disciplinaire accompagne la transmission du canon. Dans leur champ spécifique, l'illusion de la transparence est d'autant plus difficile à dissiper qu'elle prend appui sur un faisceau de fausses évidences contribuant à la naturalisation de l'histoire. À cet égard, ce qu'on a pu nommer l'« historicisation critique des impensés disciplinaires » (Landrin, 2009) désigne une démarche salutaire. Elle s'avère fructueuse notamment quand elle s'attarde sur le XIX^e siècle, non en raison d'un quelconque fétichisme séculaire mais parce que ce siècle a produit en nombre « des objets et des catégories historiques, devenus sources privilégiées des historiens du XX^e siècle » et, à l'évidence, du XXI^e siècle (Caron *et alii*, 1999 : 142).

En partant de ce double constat, celui d'une familiarité (la page est déjà noircie) et d'un écart (en tenons-nous vraiment compte ?), je me propose de faire résonner les questionnements de W. Feuerhahn dans le champ des études littéraires. Sans négliger quelques ajustements rendus nécessaires par la disparité de nos objets respectifs, en me cantonnant de plus à une échelle nationale (donc restreinte et moins ambitieuse), je m'efforcerai d'éclairer les points où nos réflexions se croisent et se répondent. Car les effets de convergence ne manquent pas, ce qui n'a rien pour surprendre si l'on tient du moins pour acquise l'inscription à part entière de l'histoire littéraire dans le champ des SHS.

Penser du dehors ?

W. Feuerhahn amorce sa réflexion par une interrogation littéralement primordiale : entre l'historien et son objet d'analyse, « une extériorité est-elle possible et, le cas échéant, par quel biais ? » Bien qu'elle porte, en l'occurrence, sur l'histoire des sciences, il n'est pas absurde de décliner la question sur le terrain littéraire. Au moins depuis le moment 1900, les historiens de la littérature ont pris place parmi les disciplines auxquelles l'Université reconnaît le statut de science, celui-ci impliquant une faculté croissante d'extériorité envers la matière étudiée. Or dans l'histoire de l'histoire littéraire, la question de la distance à l'objet constitue, en même temps qu'un idéal professionnel, une pomme de discorde durable au sein de la publicité lettrée. L'avènement de l'histoire littéraire comme discipline instituée fut en effet ponctué de nombreux soubresauts. Revendication d'objectivité ; procédures inspirées des méthodes en vigueur dans les sciences historiques ; culte de la mise en fiches et de la bibliographie ; impersonnalité croissante du discours savant : affichés comme les gages d'une compétence professionnelle, ces signes d'extériorité voire de distance surplombante valurent aux spécialistes de littérature des attaques parfois virulentes, parmi lesquelles les salves d'Agathon sont restées célèbres³. À

² J'emprunte cette formule à Lambert Barthélémy, « “ma langue dans sa bouche”. À partir du latin chez Claude Simon », *Loxias*, n° 29, 2010.

³ Voir Agathon [Henri Massis et Alfred de Tarde], *L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne. La crise de la culture classique. La crise du français*, Paris, Mercure de France, 1911.

la veille de la Grande Guerre, l'âpreté des critiques essuyées par la supposée « Nouvelle Sorbonne » donne la mesure des résistances provoquées par l'alignement disciplinaire des études littéraires (Bompaire-Évesque, 1988). En réalité, ces controverses aggravaient une fracture déjà sensible au cours des décennies antérieures. Dès le milieu du XIX^e siècle, la spécialisation et la compartimentation des études littéraires alimentaient par exemple la verve d'un Barbey d'Aurevilly. À longueur d'articles, celui-ci exhortait les docteurs ès lettres à s'emparer des œuvres sans renoncer à leur subjectivité : à ses yeux, le protocole de la science historique ne devait pas devenir le paravent d'une indifférence déguisée en expertise (Zékian, 2017). Dans le cadre de l'histoire littéraire, le problème de l'extériorité n'est donc pas uniquement celui de ses conditions de possibilité. Il fut d'abord celui de son bien-fondé : une posture surplombante est-elle seulement souhaitable ?

En dépit de ces remises en cause, l'institution littéraire, sur son versant universitaire, a tôt fondé sa légitimité sur son intégration au champ des sciences historiques, donc sur cette faculté de distanciation dont certains lui tenaient rigueur. Ce recours assumé aux procédures alors estampillées comme scientifiques sanctionnait avant tout le rejet d'un héritage oratoire incarné par la trinité-repoussoir de Villemain, Cousin et Guizot. Il est vrai que les générations montantes avaient plus d'un père à tuer avant de s'imposer dans le nouveau champ disciplinaire. Sainte-Beuve lui-même, complexe sur ce chapitre comme sur d'autres, n'était pas au-dessus de tout soupçon. Dans un article de 1859, il avait pu s'agacer qu'on écrive sur les figures du XVII^e siècle « d'une manière qui leur est si étrangère, qui leur serait si antipathique », avant de prôner l'adoption d'un langage « assorti » au XVII^e siècle par quiconque prétendait écrire sur cette époque. Ainsi, écrivait-il, « on ne jurerait pas avec lui [*i.e.* avec le XVII^e siècle] en venant parler de lui ; on ne parlerait pas un langage à faire dresser les cheveux sur la tête à ce monde poli qu'on met en avant à tout propos ; on ne s'attaquerait pas enfin, de but en blanc, à ces gens de Versailles comme si l'on arrivait de Poissy ou de Pontoise. » (Sainte-Beuve, 1859 : 267) Ne parler de Versailles que dans la langue du cru, réduire le gouffre des temps en s'immergeant dans le passé au point d'en prendre la teinte et le pli : autant de moyens de mettre les travaux d'érudition à l'unisson de leur sujet.

C'est contre cette exigence d'un harmonieux plain-pied que s'éleva, tel un gage d'émancipation langagière, intellectuelle et peut-être aussi doctrinale, la revendication d'un fructueux décrochage : arraché à l'emprise du passé, le savant s'érigerait désormais en sujet autonome doté d'un langage propre, susceptible d'expliquer des œuvres reconditionnées en authentiques *objets* d'étude. Représentant précoce d'une histoire littéraire à vocation scientifique, Taine professa par exemple une défiance de principe envers les mots des acteurs, tenant qu'il revient à l'historien de chercher à « traduire le langage commun et équivoque des sources qu'il manipule en formules exactes » (Richard, 2013 : 142) Cet effort de traduction sanctionne un changement de niveau constitutif, sinon d'une accession effective au statut de science, au moins d'une volonté d'y accéder. À terme, et comme pour exorciser le spectre d'une excessive proximité envers ses objets d'étude, l'institution littéraire devait mimer la fragmentation de l'activité scientifique en ramifiant de façon presque illimitée ses domaines d'expertise. De cette parcellisation des compétences procède la répartition d'une matière qui, bien que subsumée sous une appellation disciplinaire unifiée, se vit pliée aux lois d'un découpage à la fois spatial (découplage des littératures dites française et comparée), temporel (les intérêts de connaissance définissent autant d'*ismes* auxquels la profession doit sa distribution en seiziémistes, dix-septiémistes, dix-huitiémistes, etc.) et générique (le roman, la poésie, les arts de la scène, pour ne prendre que ces trois cas, délimitent des spécialités souvent étanches). Assuré par un scrupuleux partage des tâches (la fameuse division du travail intellectuel), un détachement tout scientifique serait la garantie d'une rigueur maximale.

Les chercheurs en histoire littéraire ont-ils pour autant conquis leur indépendance à l'égard du langage de leurs sources ? Le nom même de la discipline permet d'en douter. En France, « la "littérature" appartient au petit nombre de ces disciplines dont le nom se confond avec leur objet ou l'activité intellectuelle primaire dont elles étudient les conditions et l'exercice » (Régnier, 2000). D'une pareille confusion, comment ne pas conclure que « la discipline a raté son autonomisation pour ne pas l'avoir vraiment voulue » (*ibid.*) ? À l'examen, elle apparaît en effet tiraillée entre un effort de distanciation (d'intensité fort inégale) et une appartenance de fait à des traditions langagières et intellectuelles que traduit mieux que tout la reconduction, non thématisée comme telle, de tournures et de catégories directement issues des périodes étudiées. Pour reprendre le titre de W. Feuerhahn, les rapports tissés entre le chercheur en histoire littéraire et « le discours de ses objets » me paraissent donc caractérisés par une série d'angles morts, de continuités souterraines, de dettes informulées. Le risque est réel de « reprendre le découpage, les scansion, le panthéon des grands ancêtres, bref d'accréditer ce discours d'acteur ». Risque d'autant plus élevé que ce discours d'acteur revêt à la fois le visage des écrivains et celui de nos devanciers (nos ancêtres institutionnels), lesquels n'étaient pas toujours exempts d'un certain mimétisme à l'endroit de leurs sources. Autrement dit, les sources de l'historien, qui l'ont devancé dans son travail de nomination et de classification, ne sauraient être réduites au statut d'objets inertes. Pour ne prendre qu'un exemple, une catégorie comme « siècle de Louis XIV », nouée de tensions chez Voltaire avant d'être captée par une constellation franchement peu voltairienne, s'est imposée naturellement dans le discours historiographique, alors qu'une histoire circonstanciée de ses emplois aurait pu conduire à davantage de prudence (Zékian, 2012). Héritiers d'une histoire composée de strates souvent plus imbriquées que superposées, nous devenons légataires d'un récit d'autant plus difficile à objectiver que nous en sommes les produits. Car dans ses grandes articulations, le récit de l'histoire littéraire nationale fut bien sûr l'objet d'une transmission, mais il remplit aussi et surtout une fonction constituante en contribuant *de facto* à la délimitation institutionnelle des Lettres modernes. En ce sens, nous ne l'avons pas seulement reçu, nous l'avons incorporé. Comment dès lors s'émanciper d'un récit qui longtemps s'est écrit sans nous et dont nous faisons partie intégrante ? Serions-nous fatalement captifs d'un objet qui nous aurait façonnés avant que nous ne le pensions et qui, de ce fait, altérerait en nous toute faculté critique ? Relever le défi consisterait ici à reprendre l'initiative sans nier certains effets de continuité que nous croirions à trop bon compte avoir rompus ; à penser de l'intérieur un héritage contraignant qui nous a faits ce que nous sommes. Bref, à ne pas prétendre hâtivement fonder un point de vue extérieur puisque « l'outil de vision et d'analyse [...] appartient lui-même au passé dont on cherche à rendre compte » (Cavaillé, 2012 : 139).

Quels acteurs ?

Bien qu'elle repose sur d'autres bases, l'exhortation historiciste de W. Feuerhahn peut nous y aider. Elle suppose d'abord de renoncer à tout fantasme de maîtrise absolue. Nous sommes embarqués, explique-t-il, et rien ne sert de surjouer une position de surplomb. Elle implique surtout de revenir au discours des acteurs en leur faisant crédit d'une vertu potentiellement éclairante, par conséquent de ne pas traduire mécaniquement leurs mots dans une langue, la nôtre, qui se prétendrait définitivement scientifique. Mieux écouter les acteurs : l'historien du littéraire aurait tort de négliger le conseil.

Mais il faut s'entendre. Car les freins et autres carcans de l'histoire littéraire ne sont pas tout à fait ceux de l'histoire des sciences. Comme W. Feuerhahn, je tiens que le discours des acteurs ne saurait être considéré comme un obstacle, une scorie de temps préscientifiques qu'il faudrait balayer pour faire place à la véritable science. Il importe au contraire de le prendre au sérieux, de travailler avec lui et non contre lui, de nouer en somme avec lui un dialogue critique

d'où pourrait émerger une compréhension plus fine de ce que nous faisons effectivement, ici et maintenant, quand nous disons faire de l'histoire littéraire.

Ce dialogue me semble devoir passer par une double opération. D'abord un contrôle d'ascendance : le discours des acteurs a-t-il exercé un pouvoir constituant ? Loin de s'évanouir avec le temps, s'est-il gravé dans le marbre des institutions ? Ce point est crucial puisqu'il vise à clarifier le statut de discours et d'acteurs qui nous ont précédés et dont nous procédons, peut-être sans le mesurer entièrement. À la limite, nous pourrions même inverser les termes habituels du problème, et nous demander si ce n'est pas nous qui sommes surplombés par quelques sources dont le pouvoir d'emprise résiste au renouvellement apparent des conjonctures historiographiques. Menée à bien, cette première opération aiderait à ne pas surestimer notre capacité d'indépendance envers des objets dont les ressources d'enveloppement sont moins faibles qu'on ne le croit communément. La seconde opération exige un effort de pluralisation. En effet, à quel discours faisons-nous référence quand nous parlons au singulier *du* discours des acteurs ? En histoire littéraire, le rayonnement de quelques figures charismatiques (ou plus audibles que d'autres) a pu fausser notre capacité d'attention et d'écoute : le discours d'un petit nombre d'acteurs devient alors un échantillon suffisant, donc représentatif *des* acteurs en général. La réduction des sources à une minorité d'entre elles serait moins problématique si elle était pratiquée en connaissance de cause, donc à l'issue d'un large examen. Mais est-ce toujours le cas ? Afin de ne pas prêter au relatif le poids démesuré d'un absolu, je crois souhaitable de restituer, avec la pluralité discordante des voix passées, la logique des rapports de force ayant tranché l'issue de leurs controverses. Au lieu d'entériner sur parole des verdicts déjà rendus, rouvrir plutôt l'éventail des positions soutenues, des passés hérités, des avenir esquissés. La palette lexicale des acteurs, le répertoire de leurs initiatives mémorielles comme de leurs gestes historiographiques révèlent une inventivité dont la force suggestive s'est évanouie avec l'épuisement des controverses (et le retour, au moins apparent, à la routine du consensus et des acceptions stabilisées) mais qu'il tient au présent de réactiver (Zékian, 2017a). De cette réappropriation d'un passé rendu imprévisible dépend l'invention d'un avenir qui ne soit pas entièrement écrit d'avance. L'attention au discours des acteurs porte en effet des fruits plus nourrissants si l'on ne pratique pas d'emblée une sélection d'autant plus arbitraire qu'elle échappe à toute formulation. Mettre en relief les controverses vives, les débats non encore tranchés aiderait à mieux distinguer les luttes sur le fond desquelles s'est détaché le récit finalement transmis à la postérité. Que cette version soit perçue dans sa contingence, que ses facultés de recouvrement (re)deviennent perceptibles serait déjà un acquis notable de l'attention donnée aux discours contradictoires *des* acteurs.

Histoire héroïque et ventriloquie

Plusieurs penchants communément partagés vont à l'encontre d'un tel effort. Le premier est la pente héroïque à laquelle l'histoire littéraire, comme d'autres, ne parvient pas toujours à résister. Accentué par l'approche très majoritairement monographique en vigueur dans ce champ d'étude, le rayonnement de quelques grands écrivains leur confère une capacité d'éblouissement qui n'épargne pas toujours les spécialistes. L'historien de la littérature, pas moins que les autres, « a souvent tendance à oublier que les catégories qu'il utilise restent tributaires, aussi bien dans leurs contenus que dans leur existence catégorielle même, de noms produits au vif des conflits et relevant eux-mêmes des interactions conflictuelles » (Cavaillé, 2012 : 124). Le cas du romantisme français me semble ici éloquent. Pendant longtemps, son privilège a été de s'imposer non seulement comme un moment crucial de l'histoire littéraire, ce que nul ne songerait sérieusement à contester, mais encore comme une matrice pertinente pour penser sa propre place dans l'histoire, ce qui pose davantage question sur la capacité de l'historien à objectiver le discours des acteurs. Phénomène patrimonial, le

romantisme paraît s'être hissé, en outre, au rang d'*opérateur patrimonial* livrant à la postérité la formule définitive des luttes dont il fut pourtant partie prenante. De fait, notre représentation du classique (au sens de défenseur du classicisme au XIX^e siècle) demeure assez directement inspirée de la physionomie qu'en ont tracée, dans le cadre de la querelle romantique, les représentants de l'avant-garde. Notre connaissance des écrivains et critiques disqualifiés par les romantiques à partir des années 1820 me paraît illustrer notre dépendance à l'égard de la version romantique du XIX^e siècle. La conception majoritaire de ce que fut « le classique » au XIX^e siècle reste en effet imprégnée d'un schéma hugolien axé sur le parallélisme des révolutions respectivement politique et littéraire. Car l'auto-institution patrimoniale de Hugo n'aura pas attendu le legs, en 1881, de ses manuscrits à la Bibliothèque nationale (Potin, 2013 : 279). Plus tôt dans le siècle, par des salves de préfaces et de textes étincelants comme la célèbre « Réponse à un acte d'accusation » de 1854 (coup de force d'autant plus efficace qu'il était antidaté de 1834), le chef de file du romantisme français s'était lui-même érigé en scénariste et interprète de son œuvre comme de sa trajectoire. Au passage, la disqualification des adversaires passait par leur éviction ou leur cantonnement à la fonction risible de vieux barbons. Le génie scénographique de Hugo se mesure à la longévité de son autorité historiographique. Cette faculté d'imprégnation doit-elle pour autant livrer le fin mot de l'histoire ? Redéployer dans toute son étendue la gamme *des* antiromantismes permet de nuancer voire de contredire la vision transmise depuis le XIX^e siècle, en tirant par exemple de l'oubli les antiromantiques de gauche (pour employer une formule sans doute hâtive) tels que Carrel, Proudhon, Lafargue, etc. (Zékian, 2013b ; Al-Matary et Zékian, 2018). Nous gagnerions en effet à tenir compte de ces voix qui, assourdies par la mise en récit du romantisme sur un mode héroïque, sont porteuses d'une vision désaxée du XIX^e siècle. L'enjeu, précisons-le, n'est pas celui des pieuses réhabilitations où s'enferment parfois les efforts de redécouverte. La connaissance informée d'une gamme élargie d'antiromantismes (donc non réduite aux contestations réactionnaires d'autant mieux connues qu'elles ratifient la version reçue) aide simplement à ne plus polariser de manière exclusive le champ littéraire post-révolutionnaire entre classiques et romantiques, du moins à affiner quelque peu notre appréhension de la constellation dite classique et, à travers elle, celle des redéfinitions de la littérature sur les ruines du système des Belles-Lettres. C'est dire qu'ici comme ailleurs, il vaut la peine de « suivre au plus près les efforts des adversaires pour infliger à leurs opposants certaines désignations et pour s'attribuer à eux-mêmes certaines auto-désignations » (Cavaillé, 2012 : 122).

Faute d'une telle attention, nous resterions en partie captifs d'une forme d'histoire dont nous serions les relais passifs et fascinés. Ce risque de ventriloquie n'est bien sûr pas une découverte récente. Le diagnostic en a été établi il y a déjà plusieurs décennies, mais toutes les conséquences n'en ont peut-être pas été tirées. Roger Fayolle a par exemple montré comment les historiens, malgré leur revendication de scientificité, avaient « sommairement repris le jugement de Hugo » sur un poète comme Delille, allant parfois jusqu'à le citer « sans guillemets » (Fayolle, 1987 : 130) mais sans jamais avoir vérifié le bienfondé de ses attaques. Delille sera donc pour toujours, selon les mots de Hugo, « l'homme de la description et de la périphrase ». Les cas ne manquent pas, qui voient tel historien emboîter le pas d'anciens critiques sans prendre le temps d'y aller voir de plus près (et par conséquent rester sourd à des résonances textuelles qu'un effort de lecture aurait révélées). Suivismes dommageables, non seulement parce que l'analyse historique ne se confond pas avec l'exercice critique, mais surtout parce qu'en se laissant happer de la sorte, on entérine des jugements qui furent d'abord des positionnements polémiques. Cela même dont il faudrait analyser la logique interne et mesurer la portée historique (la puissance configuratrice ou la performativité évoquée par W. Feuerhahn) passe pour une clef d'intelligibilité suffisante. Pour le dire autrement, l'objet à traiter se substitue au traitement de l'objet. Il est certes entendu que la frontière entre la littérature dite primaire et la littérature dite secondaire est poreuse. Bien des titres hésitent entre

ces deux entrées. Quand vient le moment de la récapitulation bibliographique, tout chercheur fait l'expérience de ces classifications délicates : telle source ancienne rencontrée en chemin l'a aidé à repenser, à reformuler son sujet ; telle référence critique a glissé du statut d'outil à celui d'objet. L'auxiliaire devient matière première, la source se fait ressource. Ces effets de recouvrement, ces chevauchements mutuels, signes de notre implication historique et d'un endettement qu'il vaut mieux penser que nier, ne devraient toutefois pas désarmer tout questionnement critique. Ils forment au contraire le cœur du problème. À ce titre, la voie montrée jadis par Roger Fayolle mérite plus que jamais d'être explorée.

À une autre échelle, l'aimantation romantique de l'historiographie littéraire se vérifie dans le succès rencontré par la thèse du « sacre de l'écrivain ». L'ouvrage classique de Paul Bénichou demeure évidemment une mine pour tout historien de la culture (Bénichou, 2004). Ne peut-on cependant chercher par quel cheminement les éléments d'un récit de soi ont fourni, un siècle et demi plus tard, les bases d'une description historique supposément distanciée ? L'historiographie dix-neuviémiste a principalement fait fond sur des « textes normatifs ou prescriptifs, en général écrits par des écrivains eux-mêmes » (Chappey et Lilti, 2010 : 156). Or les indices d'une trajectoire sociale et symbolique résident-ils exclusivement dans le discours des premiers intéressés ? On peut en douter. La question mérite d'autant plus d'être soulevée que le « sacre de l'écrivain » a souvent tenu lieu de contexte suffisant. Postulat au-dessus de tout soupçon, il projette une lumière présumée naturelle sur les objets entrant dans son périmètre, qu'il rendrait forcément lisibles et signifiants. Pareil réflexe incite à la prudence. Il invite à chercher des ressources dans la critique des mésusages du « contexte » à laquelle s'est livré Jacques Revel et qu'a récemment reprise W. Feuerhahn (Revel, 1996 ; Feuerhahn, 2017 : 13). En l'occurrence, le problème est double : il tient à la croyance sur parole d'une scénographie principalement romantique autant qu'à la promotion de cette croyance en vérité historique. Car à reprendre la question de plus près (ou mieux : sous d'autres angles), la théorie du sacre appelle des nuances en série. Au XIX^e siècle, les écrivains, orphelins du mécénat d'Ancien régime, deviennent peu à peu les forçats d'un régime médiatique fixant les règles d'un jeu qu'ils ne maîtrisent pas. Si les traces de consécration verbale ne manquent assurément pas, la question reste ouverte de savoir qui consacre qui. Appelant l'attention sur la dimension réflexive de ce couronnement, des travaux récents ont fini par suggérer que ledit sacre pourrait n'avoir été somme toute qu'« une idéologie consolatrice [...], une manœuvre d'auto-célébration et d'auto-consécration, assez réussie pour tromper, encore aujourd'hui, les historiens de la littérature » (Vaillant, 2005 : 59). On conçoit bien l'intérêt qu'ont pu y trouver ces derniers. À l'institution des Lettres modernes, la thèse du sacre de l'écrivain tend un miroir gratifiant puisqu'elle renvoie l'image d'une littérature au sommet des hiérarchies symboliques et fait de ses spécialistes actuels les héritiers d'une tradition flamboyante. Pour en percevoir le caractère non pas rayonnant mais, au contraire, « compensatoire et défensif » (Bertrand, Régnier, Vaillant, 2006 : 232), il faut avoir accordé l'importance qui leur revient aux nouvelles conditions matérielles de l'activité littéraire à partir de la monarchie de Juillet. Donc ne pas octroyer de privilège exorbitant aux discours avantageux que certains auteurs charismatiques ont pu tenir à propos de leur sacerdoce.

Dès les toutes premières années du XIX^e siècle, un autre phénomène longtemps négligé aide à comprendre ce besoin d'une représentation compensatrice, donc à ne pas croire en la transparence référentielle de celle-ci. Je pense à la sévère remise en cause de l'homme de lettres et de l'écrivain autour de 1800 et à la concurrence que paraissent leur livrer les savants comme maîtres de vérité. À ce sujet, on a fréquemment eu tendance à plaquer sur la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles une définition nettement plus tardive de la littérature, sans vraiment tenir compte des incertitudes qui pèsent alors sur la délimitation même des lettres. Il me semble utile d'y revenir parce que ce biais finaliste trahit une pratique plus générale de l'anachronisme non thématized en tant que tel, donc incontrôlé.

Anachronismes incontrôlés

Un penchant finaliste favorise en effet l'emploi, commode mais hâtif, de grandes catégories unifiées pour désigner des périodes plus finement feuilletées qu'il n'y paraît, mais dont on finit par ne considérer, par un regrettable effet de boucle, que ce que les premiers filtres de la postérité en ont retenu. Restons sur le même terrain : parler d'âge romantique pour désigner les premières décennies du XIX^e siècle, n'est-ce pas faire bon marché des pratiques de lecture du plus grand nombre ? À titre de rappel, je signalerai la mise au point de l'historien Martyn Lyons dont les analyses, chiffres de tirages à l'appui, ont fragilisé l'hypothèse d'une lame de fond romantique. À la lumière de cette étude aujourd'hui classique, on mesure mieux la prééminence du « siècle de Louis XIV » dans la politique éditoriale du temps. Jusqu'à ce minutieux travail, le vacarme des querelles littéraires, culminant dans la fameuse bataille d'*Hernani*, avait longtemps occulté le maintien de la suprématie classique dans les habitudes de lecture du grand public. En réalité, le romantisme représenterait seulement « la crête fugitive d'une vague sur un océan de classicisme et de catholicisme. » (Lyons, 1987 : 104) La dissonance entre le discours des acteurs restés à la postérité et les pratiques effectives de leurs contemporains est en l'occurrence frappante. Dans tous les cas, et Claude Millet l'a bien rappelé, l'histoire littéraire reste aujourd'hui encore « une histoire des “vainqueurs” » qui peine à « reconnaître l'hétérogénéité du présent » (Millet, 2007 : 18), c'est-à-dire la pluralité conflictuelle des conjonctures successives.

Cette impatience d'une historiographie aspirée par la suite des temps (et qui de ce fait paraît s'écrire au futur antérieur) ne représente au vrai qu'un des anachronismes dont pâtit l'histoire littéraire. Sur un plan structurel, il faut évoquer ici l'anachronisme disciplinaire consistant à classer ensemble, sous une même rubrique « littéraire », des écrits produits au sein de configurations discursives sans commune mesure avec la nôtre. Dans ses réflexions sur la fécondité d'un point de vue a-disciplinaire pour appréhender les sciences humaines au XIX^e siècle, Nathalie Richard a bien montré en quoi « les histoires disciplinaires et les mémoires qu'elles ont alimentées » avaient eu « un effet de radicale fragmentation » sur notre lecture de certaines œuvres anciennes (Richard, 2010). Une même prudence me semble être de mise dans le champ identifié de nos jours comme celui des Lettres modernes, où les observations de W. Feuerhahn, bien que venues d'ailleurs, s'avèrent précieuses. Immuabilité de l'objet, substrat atemporel, conception éternelle d'un objet au découpage supposé évident : ses remarques s'appliqueraient sans peine au traitement de « la littérature » dans de nombreux travaux relevant de l'histoire littéraire. Réinjecter un peu de contingence dans le temps long paraît ici souhaitable. La piste consistant à prendre au sérieux « les dénominations d'époque et leurs sémantiques historiques », est à même de dissiper l'anachronisme que nous pratiquons avec plus ou moins d'entrain quand nous appliquons au passé, telles des évidences naturelles, les catégories disciplinaires actuelles. Aux noms des savoirs analysés en détail par W. Feuerhahn, j'ajouterais donc volontiers celui des lettres. Il est de coutume de faire remonter notre acception usuelle de la littérature à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles. L'année 1800, qui voit Staël publier *De la littérature*, tient ici lieu de borne commode. Mais en l'occurrence, l'historicisation du mot devrait conduire à l'exhumation des luttes de pouvoir dont il fut l'objet et, parfois, le prétexte. Au lieu de concentrer notre attention sur le contenu substantiel d'un mot voire d'un champ lexical, ne serait-il pas éclairant de reconstituer la dynamique des positionnements et des assignations « littéraires » dans l'espace public du moment 1800 ? Plus qu'une acception stabilisée, c'est alors un champ complexe qui émerge, où les « lettres » se trouvent régulièrement, et souvent de manière tendancieuse, couplées aux « sciences » dans une dramaturgie conflictuelle méritant d'être prise elle-même comme objet d'étude parce qu'elle n'est pas restée sans effets dans la longue durée (Wanlin, 2019).

Dès lors, la signification des « lettres » passe par l'analyse de leur invocation dans un champ de forces polémiques dont la portée déborde l'histoire de ce que nous nommons aujourd'hui, au terme d'une spectaculaire restriction sémantique, la littérature. L'histoire des lettres autour de 1800, ce pourrait d'abord être celle d'une opposition tapageuse aux sciences de la nature. Faire retour à cette opposition, ce n'est pas en confirmer la ligne de fracture, mais tenter de saisir comment pareille hypothèse a pris corps, par quels biais elle s'est diffusée dans l'espace public, pour quelles raisons elle a été alimentée voire radicalisée de manière artificielle (Zékian, 2015). C'est aussi retrouver, contre l'évidence fallacieuse d'un conflit trop nettement dessiné, d'autres problématisations de la sortie du système des Belles-Lettres. En ce sens, la fameuse opposition bonaldienne des sciences et des lettres, dont on a justement rappelé qu'elle était passée « du statut d'opinion contre-révolutionnaire à celui de dogme d'État (Feuerhahn, 2015 : 99), appelle un travail de détricotage polémique susceptible d'éclairer les stratégies d'envenimement qui parèrent cette hypothèse guerrière de quelque vraisemblance, au point d'invisibiliser des profils irréductibles à tout schéma binaire : non étroitement partisans, à l'occasion porteuses de propositions novatrices mais négligées, des figures comme Lacretelle aîné ou Pierre-Louis Røederer demeurent sans emploi sur un échiquier aussi cadencé (Zékian, 2019). Je souscris donc aux remarques de W. Feuerhahn subordonnant l'analyse réflexive des catégories usuelles à « un travail en archives qui permet de reconstituer les controverses, de mettre en évidence les rapports de pouvoir, les institutions qui sont liées à la promotion de telle ou telle catégorie » (Feuerhahn *et alii*, 2019 : 225) mais aussi, pourrait-on ajouter, de tel ou tel scénario. En l'occurrence, la reconstitution des controverses sur la présumée guerre des sciences et des lettres fait apparaître une captation du débat sur la sortie des Belles-Lettres par des considérations idéologiques. Dans un monde institutionnellement méconnaissable après la suppression des académies en 1793, c'est précisément sur le front des réformes institutionnelles que se joue, au moins pour partie, le statut social de l'homme de lettres révolutionné. Prêter l'oreille aux débats du temps, fussent-ils alimentés par des voix aujourd'hui oubliées, c'est se donner une chance d'apercevoir, avec la délimitation en acte des territoires institutionnels, la renégociation tumultueuse de statuts sociaux et symboliques alors en pleine mutation. En privilégiant une échelle réduite, celle de la courte durée dont Bernard Lepetit a souligné l'importance (Lepetit, 1995 : 121), il devient possible d'éclairer les logiques d'un embrasement polémique où s'entremêlent et se répondent invectives, appels à la raison, procès d'intention, propositions de réforme, plaidoyers, projections sur l'avenir, etc. Circulant contradictoirement dans l'espace public, ces actions répondent à des visées d'apaisement ou d'exacerbation. Elles tendent aussi parfois à clarifier le désaccord en en déplaçant les termes. Ensemble, elles dessinent un champ de forces temporairement ouvert sur une multitudes d'issues possibles, puis peu à peu refermé sur un agencement dont nous sommes encore les acteurs.

Enjeu de profondes crispations, la politique institutionnelle qui, du Directoire jusqu'à la Restauration, voit la renaissance mouvementée des académies, en offre un observatoire de premier plan. La structure de l'Institut national, création directoriale, fut d'abord attaquée parce qu'elle consacrait le pouvoir des hommes de sciences. Ces appels à une meilleure considération des poètes au sein du monde académique ne sont toutefois pas l'expression d'une lutte corporatiste et il n'y a pas lieu d'hypostasier les belligérants comme les porte-parole de deux entités substantielles (Zékian, 2014). Quand ils accréditent l'hypothèse d'une guerre des sciences et des lettres, les mots des acteurs ont le poids d'un slogan militant, non celui d'un déchiffrement du réel. Ils entendent peser sur la conjoncture, non la décrire. Aux yeux de ses détracteurs, l'Institut sanctionne bien une dégradation symbolique des poètes, mais il trahit surtout la trivialité d'une époque fascinée par la positivité des sciences de la matière. Sont fustigés l'autorité des Idéologues et le crédit dont jouit, jusqu'au sommet de l'État, une science morale faisant de l'expertise physiologique son centre de gravité – au risque d'une subordination, jugée sacrilège, du moral au physique. En ce sens, la défense véhémente des

lettres sert avant tout un projet doctrinal visant à contrecarrer l'ascendant du physique dans les théories philosophiques en vogue. Dans ces conditions, le durcissement des positions sert une stratégie de disqualification : banaliser l'idée d'une guerre des sciences et des lettres en surjouant le rôle de l'outragé, c'est dénoncer, à travers « l'Encyclopédie vivante » que représente l'Institut, l'héritage ruineux des Lumières. Autour de 1800, les discours les plus bruyants (et de fait les plus entendus) semblent confisquer la référence aux lettres pour en faire l'étendard d'un combat doctrinal aux ramifications historiographiques : l'apologie de l'âme contre sa dissection philosophique s'appuie sur l'opposition frontale des Lumières honnies et d'un XVII^e siècle que sa réduction drastique au « siècle de Louis XIV » érige en planche de salut. La fonction de la référence aux lettres est alors autant rétrospective que programmatique : elle configure le passé en y exportant les obsessions du jour ; elle pose les bases de ce qui deviendra la politique scolaire française. Faire l'histoire de la littérature au début du XIX^e siècle suppose ainsi d'étudier la manière dont, à cette époque matricielle, l'enrégimentement de la référence aux lettres a pesé sur des décisions tant patrimoniales (qui sont les grands noms de la littérature française ?) qu'institutionnelles (quels sont les contours académiques de la littérature ?) dont les effets se vérifient dans la longue durée.

De cette intrication la captation « littéraire » des théories de l'Idéologue Cabanis offre une illustration exemplaire. Indexée sur les développements d'une science de l'homme principalement incarnée par les physiologistes, sa théorie perfectibiliste a en effet suscité la grand-peur de ceux qu'on a pu nommer « les publicistes en soutane » (Chappey, 2002) et qui, par réaction, mettent au service d'une défense et illustration de l'âme humaine ce qui va devenir, sous la bannière d'une reconquête catholique, un éloge contre-offensif des lettres censées juguler l'influence sociale et morale du matérialisme imputé aux hommes de science (Zékian, 2009). Or cette mise en orbite doctrinale, constitutivement liée aux crispations provoquées par la vogue des Idéologues, a laissé des traces plus profondes que les théories qui lui servaient de repoussoir. On en discerne l'empreinte jusque dans la modélisation du patrimoine national au cours du XIX^e siècle (et ce, tant dans l'institution de la philosophie que dans celle de la littérature ; Antoine-Mahut et Whistler, 2019). Fleuron de la conscience littéraire nationale, la notion de classique fut en effet directement affectée par cette stratégie contre-offensive. Ainsi n'est-il pas indifférent que la réplique décalée de Bonald à Cabanis articule la mise en opposition des lettres et des sciences à un usage vengeur de la référence aux classiques du « siècle de Louis XIV », alors même que rien chez Cabanis ne semblait les prendre pour cibles (Zékian, 2013a). Ce déplacement du conflit sur le terrain des valeurs littéraires brouille les pistes puisqu'il allume une nouvelle mèche sur une ligne de front tracée en trompe-l'œil. Le procédé consistant à défendre vaillamment un corpus que l'adversaire n'a pas attaqué permet la confiscation d'un argument d'autorité. Doté d'une réelle efficacité, il oriente la référence classique vers un horizon restreint, faisant par là même oublier que d'autres, au même moment, s'efforçaient d'articuler harmonieusement les héritages respectifs des XVII^e et XVIII^e siècles et défendaient une tout autre définition académique des lettres. Le discours de ces acteurs-là a été recouvert par celui du militantisme contre-révolutionnaire. Le désenfouissement de ces voix oubliées met l'historien du littéraire en mesure de retrouver les conditions d'émergence d'une conception des lettres qui, contre d'autres, allait durablement prévaloir dans les institutions normatives comme l'École ou l'Université.

Face aux discours des acteurs, il importe en conséquence de faire le départ entre ceux qui ont porté et ceux dont un rapport de force défavorable a scellé pour longtemps l'effacement. Au passage, la territorialisation des lettres sur la carte des discours de savoir gagne en incertitude, elle retrouve l'instabilité d'une histoire mouvementée. En s'ouvrant de la sorte à « l'ensemble complexe de réactions au centre desquelles se constitue le fait littéraire » (Fayolle, 2009 : 26), l'historien du littéraire trouve l'occasion d'un pas de côté. Au lieu d'y adhérer sans recul, il peut espérer échapper à ce « littératuro-centrisme » où l'on a pu voir un « péché de

l'histoire littéraire » et qui consiste à « placer la littérature au centre de l'univers culturel, et [à] faire graviter, comme les planètes font autour du soleil, les sciences, les arts et les savoirs autour d'elle, en oubliant que, au sein de l'espace social, elle n'est elle-même qu'un petit corps céleste interagissant avec d'autres [...] » (Vaillant, 2009 : 106). Allons même plus loin et suggérons qu'un des effets de l'anachronisme littératuro-centriste réside justement dans la survalorisation du clivage romantique/classique longtemps considéré comme un résumé suffisant de l'entrée dans le XIX^e siècle. La centralité historiographique de cette querelle ménage en effet les apparences d'un territoire littéraire déjà stabilisé : ce serait une histoire de famille, une querelle entre soi. Stabilité trompeuse, s'agissant d'une époque ponctuée de querelles non pas littéraires mais frontalières, dont l'enjeu était précisément le tracé institutionnel des lettres et leur position, ancillaire, égalitaire ou dominante, dans une hiérarchie sociale et symbolique en pleine mutation. Entretenu sur la scène médiatique, un clivage aux accents épiques en a donc dissimulé d'autres, moins spectaculaires et surtout moins aisément convertibles en un récit héroïque. L'historiographie littéraire s'est ainsi détournée d'autres versions possibles du premier XIX^e siècle. Or celui-ci, relu sous l'angle des controverses cacophoniques sur la prééminence des lettres ou des sciences, offre une autre physionomie que celle que nous lui connaissons. Il invite à une redistribution complète des acteurs et des emplois, le clivage romantique se révélant en l'occurrence inopérant (Zékian, 2016).

Le complexe de Zeno

J'en viens pour conclure à une dernière déclinaison du discours des acteurs qu'il importe de prendre en considération et dont l'intérêt découle naturellement, je l'espère, des remarques précédentes. Les histoires dites indigènes « configurent les objets, déterminent les questionnaires, orientent les périodisations et il faut en avoir conscience si l'on veut s'en libérer, ce qui n'est jamais une tâche aisée. Voilà pourquoi, poursuit W. Feuerhahn, il me semble fructueux de prendre ces histoires elles-mêmes pour objets et de montrer en quoi elles ont une performativité dans l'auto-définition par les acteurs de leurs rôles, de leurs pratiques scientifiques, des échanges éventuels ou non avec les autres disciplines, etc. » (Feuerhahn *et alii*, 2019 : 235-236). Son appel à « historiciser l'historiographie des acteurs » entre en consonance avec les préoccupations de plus d'un historien du littéraire, par exemple avec une des lignes du programme établi, dans le sillage de R. Fayolle, par Philippe Régnier. Ce dernier plaide en effet pour

l'histoire sociale et scolaire de la formation, de la transmission, des évolutions et du fonctionnement du système "littérature" lui-même ; l'histoire de la formation et la cartographie (par siècles, auteurs, œuvres) de l'opinion littéraire (car il y en a une, comme il y a une opinion publique pour le champ politique) et des opinions littéraires (par sous-groupes de l'opinion commune), de la critique et de la discipline, ainsi que les études de réception singulières, en particulier sur la littérisation comme sur le rejet provisoire ou définitif, total ou partiel, de tels ou tels éléments du patrimoine écrit (Régnier, 2003 : 574).

Programme ambitieux mais évidemment nécessaire. Car seule une histoire circonstanciée de l'histoire littéraire et de la discipline même des Lettres modernes semble à même d'éclairer, avec l'échelle des valeurs qui les sous-tend, les processus d'inclusion et d'exclusion tramant la chronique du panthéon immatériel qui nous tient lieu de décor quotidien. Elle comblerait une lacune voyante diagnostiquée par les théoriciens de la littérature. « Il nous faudrait, écrit ainsi J.-M. Schaeffer, une étude sur la longue durée des oublis sélectifs, puisqu'ils *font* l'histoire littéraire, au même titre que les canonisations : ce que la postérité a retenu ne fait sens que si on le situe par rapport à ce qu'elle a oublié » (Schaeffer, 2011 : 118).

Il n'y a cependant pas consensus sur ce chapitre. Il est même remarquable que cet effort réflexif suscite parfois la perplexité, pour ne pas dire l'hostilité. La documentation méticuleuse

et l'analyse du travail de nos prédécesseurs plus ou moins lointains, la mise au jour de leurs présupposés, la redécouverte de leurs audaces, de leur inventivité, parfois aussi le constat de leur incuriosité : autant de gestes où l'on croit voir, plus que le chemin d'un ressourcement informé de nos pratiques, le signe d'un épuisement, à tout le moins d'un essoufflement inquiétant, d'une incapacité à aller de l'avant. Cette suspicion ne me paraît pas fondée. Elle trahit néanmoins une crainte dont le mérite est de pointer la dérive potentielle vers une automuséalisation qui ne dirait pas son nom. Voie stérile qu'il vaut de garder à l'esprit pour mieux s'en préserver. Le risque existe en effet de verser, sous couvert de réflexivité disciplinaire, dans une érudition statique et purement constatative. Par définition tournées vers l'histoire de la mémoire, les études de réception n'ont pas toujours échappé à cet écueil de l'énumération doxographique. La fécondité d'un retour documenté sur les pratiques antérieures dépend du questionnaire qui le sous-tend. Sans prétendre à la moindre exhaustivité, les opérations élémentaires mentionnées plus haut (contrôle d'ascendance et pluralisation) m'apparaissent comme d'utiles garde-fous. Leur combinaison empêche de voir dans l'érudition une fin en soi, mais elle devrait dissuader en outre de ne chercher dans les écrits de nos prédécesseurs que le glorieux miroir d'antécédents héroïques ou le commode repoussoir d'une naïveté dont nous serions forcément exempts. Accuser réception des réceptions antérieures revient, plus simplement, à se donner les moyens de réarmer nos disciplines en reprenant l'initiative des aiguillages qui en orientent le développement (Roger et Zékian, 2020).

Un autre risque inhérent à l'histoire de l'histoire littéraire tiendrait au vertige d'un savoir devenu paralysant. Mieux vaudrait ne pas se poser trop de questions, en finir avec la manie des inventaires critiques qui, à force de plis réflexifs, sonneraient la fin d'une heureuse innocence et nous condamneraient au mutisme. Une conscience historique trop aiguisée n'engendrant que relativisme et découragement, allons de l'avant sans nous retourner ! C'est une histoire ancienne : une science mal tempérée dérègle la vie. Les lecteurs d'Italo Svevo ont sans doute en tête cette page mémorable où le romancier triestin transpose à sa manière les termes du problème :

Tullio se remit à parler de son rhumatisme, qui était aussi sa principale distraction. Il avait étudié l'anatomie de la jambe et du pied. Il m'expliqua en riant que, pour peu qu'on marchât à bonne allure, la durée d'un pas n'excède pas une demi-seconde, et que, pendant cette demi-seconde, cinquante-quatre muscles entrent en jeu : pas un de moins ! Ma pensée chavira et tout aussitôt se porta à mes jambes pour y chercher la monstrueuse machine. Elle la trouva. Bien sûr, je ne distinguai pas les cinquante-quatre rouages, mais j'eus conscience d'une complication inextricable d'où mon attention tendue bannissait toute ordonnance.

Je sortis du café en boitant et, plusieurs jours durant, je boitai (Svevo, [1923] : 135).

À l'image d'une connaissance anatomique qui désapprendrait à marcher, un excès de conscience disciplinaire empêcherait-il d'avancer ? La réflexivité historiographique nous plonge assurément dans une « monstrueuse machine » mêlant des ressorts de toutes natures, notamment lexicaux et narratifs. Elle décortique les récits transmis, les méthodes jadis en vogue. Elle braque une lumière indiscreète sur l'arrière-plan des catégories usuelles, sur le double-fond des tournures familières. De surcroît, l'histoire de l'histoire littéraire dissèque les muscles de la mémoire et surtout ceux de l'oubli, assurément les plus puissants. À scruter ainsi le discours de nos devanciers, à revisiter sans fin leurs procédures et leurs institutions, serons-nous gagnés par une forme inhibante d'hyperconscience qui, lestant le moindre mot d'une charge intenable, finira par dessécher en nous toute spontanéité ? Tétanisés par la peur d'être dupes, serons-nous voués à parcourir tout champ lexical comme un champ de mines où le moindre relâchement peut s'avérer fatal ?

En réalité, ces craintes ne seraient motivées que si l'on adhérait à ce que W. Feuerhahn prend justement soin de mettre à distance, à savoir la croyance en la possibilité d'un point de vue absolu, d'un « sol premier fondateur et anhistorique ». S'il s'agit d'aller de l'avant et non de faire le vide autour d'elle, ce n'est pas à ces hauteurs (?) irrespirables qu'une histoire

historienne de la littérature doit aspirer. Laissant à d'autres le fantasme puéril d'une maîtrise absolue, mieux vaut assumer sans fausse honte l'historicité de nos pratiques et l'impureté relative de nos lexiques. En déjouer les chausse-trappes, les signaler à l'occasion par un usage raisonné des guillemets autour de catégories particulièrement chargées (comme, par exemple, celle de « libertins » appliquée à certains corpus hétérodoxes du XVII^e siècle ; Rosellini et Zékian, 2019) : tel serait le premier pas d'une conscience suffisamment en éveil pour se réapproprier une batterie d'instruments déjà polis par l'usage mais qui, pour cette raison même et à condition d'en retracer l'histoire, enrichissent notre boîte à outils bien plus qu'ils ne l'encombrent.

Plus généralement, la conscience d'arriver tardivement après beaucoup d'autres, d'intervenir avant quelques autres aussi⁴, devrait nous vacciner contre la tentation de parler sur le ton du Jugement dernier. Elle est au moins de nature à désarmer l'esprit de sérieux qui s'empare de l'historien quand il se croit soustrait aux pesanteurs de l'historicité. Car « on ne sort pas de l'histoire, on ne cesse d'écrire l'histoire de l'histoire et l'histoire de l'histoire de l'histoire en variant focales, paramètres et échelles *sans prétendre y mettre un terme* » (Feuerhahn, 2017 : 26, je souligne). Il y faut certes un peu de distance. Tullio, on l'a vu, se montre capable de rire. Approfondi, son savoir n'en est pas moins léger. Pour elle-même soigner ses rhumatismes, notre histoire littéraire plus que centenaire tirerait un bénéfice certain d'une pareille disposition. Elle ne boitera pas pour mieux connaître, outre le sens de sa marche, la composition infiniment mêlée du terrain qui soutient et oriente son pas. De ce point de vue, le complexe de Zeno n'a donc pas lieu d'être dans nos disciplines. La connaissance déniaisée de leurs principaux rouages n'agit pas comme un frein mais comme un moteur. Loin d'entraver le mouvement, elle aide à tenir debout et dirige utilement une marche qu'on ne qualifiera toutefois pas d'ascendante, puisque nos savoirs ne sont cumulatifs qu'à la marge et que leur histoire ne saurait, à moins de tomber dans le culte très XIX^e siècle du bel aujourd'hui, se formuler dans les termes d'un authentique progrès. À cette réserve près, l'historien du littéraire peut sereinement caresser l'espoir d'avoir le dernier mot – en attendant le suivant.

Conclusion

« Les mots [...] sont à la fois les miens, les leurs, ceux de leur époque » écrivait récemment Thomas Bouchet dans un ouvrage singulier et audacieux (Bouchet, 2018 : 28). Cet aveu, provocant en ce qu'il transgresse l'interdit littéraire pesant sur le travail historien, traduit un fructueux consentement au partage des mots. Ceux des acteurs ont pris les devants. Les nôtres les suivent, les miment, leur répondent. Il leur arrive de s'en distinguer radicalement. Si nous partageons les mots avec nos sources, c'est donc seulement dans la dynamique d'un double sens : à la fois mise en commun et séparation, le partage cumule des acceptions contradictoires (Starobinski, 1995 : 204-205) dont la tension résume assez bien le défi de l'historien aux prises avec les mots du passé : nous puisons au fonds commun ; nous séparons acceptions et usages.

L'historien du littéraire perdrait lui aussi beaucoup à oublier le caractère hybride de son discours. Il a beau donner des gages de scientificité, montrer la patte forcément trop blanche d'une extériorité sans faille, s'essuyer enfin la langue avant d'entrer en matière, son discours reste soumis aux lois d'une pesanteur qu'il ne lui appartient pas de déjouer entièrement. Il ne s'énonce pas en surplomb d'un champ clos qu'il analyserait à distance, sans jamais en être affecté. L'historien du littéraire doit savoir que sa matière résonne et vient jusqu'à lui, elle parle une langue qu'il entend un peu trop bien pour s'en méfier, mais pas assez pour la reprendre totalement à son compte. Ballotté entre l'illusion d'une communication transparente et la

⁴ Si du moins les conditions toujours plus managériales de la recherche lui octroient quelque chance de survie.

hantise d'un malentendu structurel, il lui faut inventer un terrain, ni vierge ni déjà saturé, où façonner un discours à distance d'une adhésion naïve et d'un scientisme illusoire. Face au discours de nos objets, toute la difficulté consiste en somme à faire crédit sans abdiquer toute vigilance : on aurait tort de penser qu'ils ne savent pas ce qu'ils disent ; mais tout autant de croire qu'ils disent tout ce qu'ils font. C'est entre ces deux lignes, dans un équilibre instable et précaire, que l'objet « littérature », glissant de l'évidence à l'étrangeté, promet l'expérience d'un dépaysement par-delà un abord familier.

Références

- Al-Matary S. et Zékian S., 2018, (dir.), « Antiromantismes », *Romantisme*, n° 182.
- Antoine-Mahut, D. et Whistler D. (dir.), 2019, *Une arme philosophique. L'éclectisme de Victor Cousin*, Paris, Éditions des archives contemporaines.
- Bénichou P., 2004, *Romantismes français*, Paris, Gallimard, 2 vol.
- Bertrand J.-P., Régnier Ph. et Vaillant A., 2006, *Histoire de la littérature française du XIX^e siècle*, 2^e éd., Rennes, PUR.
- Bompain-Évesque C., 1988, *Un débat sur l'Université sous la Troisième République. La lutte contre la « Nouvelle Sorbonne », 1910-1914*, Aux Amateurs de livres - Klincksieck.
- Bouchet Th., 2018, *De colère et d'ennui. Paris, chronique de 1832*, Paris, Anamosa.
- Caron J.-C, Chauvaud F., Mayaud J.-L., Riot-Sarcey M. et Yvoret J.-J., 1999, « La concordance des temps : histoire, objets et catégories en construction au XIX^e siècle », dans A. Corbin *et alii* (éd.), *L'Invention du XIX^e siècle. Le XIX^e siècle par lui-même (littérature, histoire, société)*, Paris, Klincksieck et Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 141-152.
- Cavaillé J.-P., 2012, « Pour un usage critique des catégories en histoire », dans P. Haag et C. Lemieux (dir.), *Faire des sciences sociales. Critiquer*, Paris, Éd. de l'EHESS, p. 121-147.
- Chappey, J.-L., 2002, *La Société des observateurs de l'homme (1799-1804). Des Anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris, Société des études robespierristes.
- Chappey, J.-L., et A. Lilti, 2010, « Les demandes de pensions des écrivains, 1780-1820 », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 57-4, n° 4, p. 156-184.
- Fayolle R., 1987, « De l'anachronisme en histoire littéraire », dans C. Moisan (dir.), *L'histoire littéraire. Théories. Méthodes. Pratiques*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 125-136.
- Fayolle R., 2009, « Idéologie et littérature » (1971), dans R. Fayolle, *Comment la littérature nous arrive*, textes rassemblés par Jacques Bersani, Michel Collot, Yves Jeanneret et Philippe Régnier, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, p. 17-26.
- Feuerhahn W., 2015, « Partages politiques des savoirs. Lettres versus sciences, *Geisteswissenschaften* versus *Naturwissenschaften* », dans Kapil Raj et H. Otto Sibum (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs. 2. Modernité et globalisation*, Éd. du Seuil, p. 93-113.
- Feuerhahn W., 2016, « Pour l'historicisme. Avec et à partir de Christian Topalov », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 29, p. 307-312.
- Feuerhahn W., 2017, « Les sciences humaines et sociales : des disciplines du contexte ? », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 30, p. 7-29.
- Feuerhahn W. *et alii*, 2019, « Un monde passionnant et incertain. Table ronde sur l'histoire des sciences humaines et sociales », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 34, p. 203-250.
- Ginzburg C., 2013, « Nos mots et les leurs. Une réflexion sur le métier de l'historien, aujourd'hui », traduit de l'italien par M. Rueff, dans S. Landi (dir.), « L'étrangement. Retour sur un thème de Carlo Ginzburg », *Essais. Revue interdisciplinaire d'Humanités*, n° hors série, p. 191-210.
- Landrin X., 2009, « La sémantique historique de la *Weltliteratur* : genèse conceptuelle et usages disciplinaires », dans A. Boschetti (éd.), *L'espace culturel transnational*, Nouveau Monde éd., p. 73-134.
- Lepetit B., 1995, « L'histoire prend-elle les acteurs au sérieux ? », *EspacesTemps*, 59-61, p. 112-122.
- Lyons M., 1987, *Le Triomphe du livre. Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Promodis-Cercle de la Librairie.

- Millet C., 2007, *Le romantisme. Du bouleversement des lettres dans la France postrévolutionnaire*, Paris, LGF / Livre de poche.
- Potin Y., 2013, « L'historien en "ses" archives », dans C. Granger (dir.), *À quoi pensent les historiens ? Faire de l'histoire au XXI^e siècle*, Paris, Autrement, p. 101-117.
- Régnier Ph., 2000, « Thèses pour la discipline qui s'intitule *littérature* », dans M. Blaise et A. Vaillant (dir.), *Crises de vers*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, p. 187-201.
- Régnier Ph., 2003, « Littérature, idéologie(s) et idéologie de la littérature : un combat toujours actuel », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 3, p. 563-578.
- Revel, J., 1996, *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Le Seuil.
- Richard N., 2010, « Les sciences humaines en France au milieu du XIX^e siècle. Un point de vue a-disciplinaire », dans A.-L. Rey (dir.), *Méthode et Histoire. Quelle histoire font les historiens des sciences ?*, Paris, Garnier, p. 431-444.
- Richard N., 2013, *Taine. Histoire, psychologie, littérature*, Paris, Garnier.
- Roger Th. et Zékian S. (dir.), 2020, *Accuser réception*, dossier en ligne sur *Fabula.org*, <https://www.fabula.org/colloques/index.php?id=6551>
- Rosellini M. et Zékian S. (dir.), 2019, « Un XVII^e siècle hors Panthéon : les libertins au XIX^e siècle », *XVII^e siècle*, n° 283.
- Sainte-Beuve Ch.-A., 1859, « La Princesse des Ursins », *Causeries du lundi*, 3^e éd., Paris, Garnier, t. XIV, p. 260-277.
- Schaeffer, J.-M., 2011, *Petite Écologie des études littéraires*, Vincennes, Éditions Thierry Marchaisse.
- Starobinski J., 1995, « Le partage des savoirs », dans M. Porret et F. Rosset (éd.), *Le jardin de l'esprit. Textes offerts à Bronislaw Baczko*, Genève et Paris, Droz, p. 199-216.
- Svevo I., 1973, *La Conscience de Zeno*, [1923], traduit de l'italien par Paul-Henri Michel, Paris, Folio-Gallimard.
- Vaillant A., 2005, *La Crise de la littérature. Romantisme et modernité*, Grenoble, ELLUG.
- Vaillant A., 2009, « Histoire culturelle et communication littéraire », *Romantisme*, n° 143, p. 101-107.
- Wanlin N. (dir.), 2019, *Littérature et sciences au XIX^e siècle. Une anthologie*, Paris, Garnier.
- Zékian S., 2009, « Les Lettres sont-elles solubles dans la Science de l'Homme ? Écrivains et critiques dans l'épistémologie de Cabanis », *Poetica* [Munich], t. 41, n° 3-4, p. 409-426.
- Zékian S., 2012, *L'Invention des classiques. Le « siècle de Louis XIV » existe-t-il ?*, Paris, CNRS éd.
- Zékian S., 2013a, « Les enjeux littéraires de la science de l'homme. Bonald et Cabanis dans la "guerre des sciences et des lettres" », dans Y. Citton et L. Dumasy (éd.), *Le Moment idéologique : littérature et sciences de l'homme*, Lyon, ENS éd., p. 47-67.
- Zékian S., 2013b, « Sommes-nous sortis du XIX^e siècle ? Le romantisme français comme matrice historiographique », *Cahiers d'Études germaniques*, n° 65, p. 33-46.
- Zékian S., 2014, « "Un petit peuple isolé, sans alliés et sans amis". Les écrivains et l'Institut au XIX^e siècle », dans A. Baillot et A. Yuva (éd.), *Figures de l'intellectuel en révolutions. 1789-1848*, Villeneuve d'Ascq, Presses du Septentrion, p. 85-100.
- Zékian, S., 2015, « Les lettres, les sciences, les barbares : questions sur une controverse de 1816 », dans A.-G. Weber (dir.), *Translittéraires : Belles-lettres, sciences, littérature, Epistemocritique*. En ligne sous <https://epistemocritique.org/les-lettres-les-sciences-les-barbares-questions-sur-une-controverse-de-1816/>
- Zékian S., 2016, « Le roman des origines. Retour sur les commencements possibles du XIX^e siècle », dans F. Bercegol, S. Genand et F. Lotterie (éd.), *La Période sans nom. 1780-1820*, Paris, Garnier, p. 321-337.
- Zékian S., 2017a, « Portrait de l'historien en aiguilleur du temps », *Critique*, n° 839, avril 2017, p. 334-348.
- Zékian S., 2017b, « Comment parler des classiques ? La critique de l'érudition chez Barbey d'Aurevilly », dans M. Bertrand, P. Glaudes et É. Sorel (éd.), *Barbey d'Aurevilly et l'âge classique*, Paris, Garnier, p. 107-134.
- Zékian S., 2019, « Penser l'opposition des lettres et des sciences autour de 1800. Le cas Rœderer », dans A.-G. Weber (dir.), *Passerelles. Entre sciences et littérature*, Paris, Garnier, p. 33-60.